

Anne Deneuchatel

Je ne serai plus une proie



Manipulations
et arnaques :
lumières sur l'affaire
du faux Brad Pitt

ALISIO

**« Lorsque je repense aux deux années
qui s'étirent derrière moi, j'ai l'impression d'assister
à une chute sans fin. Une agonie. Mon agonie.
Il me semble fou, aujourd'hui, d'avoir cru
à une histoire pareille. »**

830 000 euros : c'est la somme volée par des brouteurs à Anne Deneuchatel. Deux années après le premier contact, une année après avoir porté plainte, elle a voulu démonter la machine infernale qui a manqué de la mener au suicide.

Anne a toujours été une femme forte. Et puis un jour, alors qu'elle traversait une phase personnelle difficile, sa faiblesse a été repérée par un cyber-escroc sans scrupule qui séduit ses victimes pour leur soutirer de l'argent. Il a mis en place, durant des mois, une manipulation digne d'un mauvais thriller. Si l'« affaire du faux Brad Pitt » est exceptionnelle par le montant dérobé, elle est aussi emblématique des dérives de notre société où l'argent est roi, et l'empathie, moquée.

Avec courage et lucidité, Anne Deneuchatel analyse dans ce livre, et pour la première fois, la façon dont elle a été piégée et les conséquences de l'emballement médiatique sur sa vie. Au-delà d'un témoignage unique, ce livre est un cri d'alerte, un message de prévention et d'espoir.

Anne Deneuchatel a 53 ans. Elle est née et a grandi dans le sud de la France avant de s'installer à La Réunion, où elle est décoratrice d'intérieur. Elle se bat désormais pour que les gouvernements, les banques et la justice luttent contre le fléau des cyber-escroqueries.

ISBN : 978-2-37935-477-9



17,90 €
Prix TTC France



Rayon : Témoignage
Photographie :
© Le regard de Sandrine

**Je ne serai
plus une proie**

Suivi éditorial : Marie Lavallée
Relecture-correction : Le Champ rond
Design de couverture : Raphaëlle Faguer
Photo de couverture : Le regard de Sandrine
Maquette intérieure : Jennifer Simboiselle

© 2025 Alisio,
une marque des éditions Leduc
76, boulevard Pasteur
75015 Paris – France
ISBN : 978-2-37935-477-9

Anne Deneuchatel

Avec la collaboration d'Élisabeth Segard

Je ne serai plus une proie

**Manipulations et arnaques :
lumières sur l'affaire
du faux Brad Pitt**

Λ L I S I O

*À ma fille Margaux, qui a fait preuve d'une grande
maturité et qui m'a toujours soutenue.
Tu es et resteras toujours mon Boubou d'amour.*

13 janvier 2025. L'information tourne en boucle. Elle a jailli d'une émission télévisée, diffusée la veille sur une grande chaîne, elle dégouline comme une coulée de boue, elle envahit les réseaux sociaux, s'étale sur tous les écrans de smartphones, se répand dans les journaux, submerge la France et les États-Unis, pour finir par inonder le monde entier.

Je suis la femme amoureuse de Brad Pitt. Non, pire : la femme qui a cru que Brad Pitt était tombé amoureux d'elle, la pauvre fille qui a cru que Brad Pitt voulait l'épouser. Voilà, c'est ça. C'est ce que tout le monde dit, de la machine à café au cours d'aquagym pour seniors, en passant par les innombrables stories, reels, vidéos et posts en ligne. Partout. Mais c'est faux, je le sais, j'ai pourtant dit autre chose au journaliste, sauf que la vérité est moins stupide, moins sensationnelle. Elle n'a donc intéressé personne.

Ce matin du 13 janvier, en lisant les dizaines de posts qui défilent sur mon téléphone, je dois composer avec deux réalités parallèles : d'un côté, ce que j'ai vécu, de l'autre, ce que des millions de personnes disent que j'ai vécu.

Tout le monde a déjà rêvé une nuit de ces scènes bizarres où l'on est au milieu d'une foule ou face à quelqu'un : on parle, on articule des phrases, mais personne ne nous entend, et on crie de plus en plus fort, jusqu'au moment où on se réveille dans son lit, en nage, soulagé de se rendre compte qu'il s'agit d'un cauchemar. Je vis exactement ça, sauf que c'est réel, je suis bien éveillée.

Et j'ai envie de mourir.

D'ailleurs, j'essayerai. Plusieurs fois.

Il m'a fallu du temps pour oser raconter mon histoire. La vraie. Pas celle qui a circulé en ligne et dans la presse. La voici.

1

Une histoire qui vient de loin

Lorsque je repense aux deux années qui s'étirent derrière moi entre février 2023 et février 2025, j'ai l'impression d'assister à une chute sans fin. Une agonie. Mon agonie. Il me semble fou, aujourd'hui, d'avoir cru à une histoire pareille. Tout était invraisemblable ! Les hospitalisations de *Brad*, les comptes rendus alambiqués de ses prétendus médecins, ses randonnées alors qu'il était sous dialyse, ses comptes bloqués au point qu'il mourait de faim. Il est allé jusqu'à me demander de l'argent pour s'acheter des caleçons ! Mes escrocs ont dû bien rire, ce jour-là. En réalité, je pense que plus c'est énorme, et plus on y croit, car on se dit que c'est si gros que c'est forcément vrai.

Ma faculté de réflexion avait disparu. C'était comme si moi, Anne, j'avais été effacée pendant un

an et demi. J'étais absente à moi-même, entièrement focalisée sur cette vie qui était en jeu et j'ai bien failli y laisser la mienne.

Cette affaire prend racine dans une histoire familiale compliquée pour ne pas dire dysfonctionnelle où mensonge, mépris et désamour étaient la norme.

Je m'appelle Anne, j'ai 53 ans, j'ai une grande fille de 23 ans, et je suis décoratrice. Je ne me suis jamais affichée en public ou sur les réseaux sociaux. Je n'ai jamais cherché à être célèbre. Je menais une vie tranquille, construite tant bien que mal à force de volonté et de détermination. Je vivais avec les blessures physiques et affectives endurées depuis mon enfance dont personne n'avait connaissance. Je n'avais pas à me justifier de qui je suis, ni de mes choix.

La plus grande blessure de mon enfance est le départ de mon père l'année de mes 12 ans, du jour au lendemain. Il a déserté le foyer, nous laissant, ma mère, ma sœur cadette et moi, aussi démunies qu'incrédules.

Nous habitions dans le sud de la France, dans un village à trois quarts d'heure de Saint-Tropez. Mon père était artisan maçon, ma mère, elle, ne souhaitait pas travailler. Nous vivions confortablement grâce aux revenus de mon père qui était à la tête d'une petite PME. Nous logions dans une grande

maison, avec un appartement au rez-de-chaussée que mes parents louaient chaque été.

Ma sœur et moi n'avons que quinze mois de différence et pourtant tout nous oppose. Ma sœur était blonde, j'étais brune. Elle aimait rester avec ma mère, j'aimais me promener avec mon père. Nous ne nous sommes jamais bien entendues. J'étais un vrai garçon manqué, avec une longue crinière. Ma mère nous habillait pareil, elle et moi, et je détestais ça. Je glissais toujours une autre tenue dans mon cartable et, sitôt arrivée en classe, je me dépêchais de me changer et de défaire les tresses ou les couettes qu'on m'avait faites car je ne voulais pas ressembler à une poupée.

Tous les week-ends ou presque, mon père m'emmenait sur ses chantiers ou faire du cheval en forêt. Ma sœur, elle, restait à la maison. Mon père était dur, parfois violent, et je garde peu de bons souvenirs de mon enfance. Je le voyais se défoncer au travail, tandis que ma mère faisait la fête ou les boutiques et mettait la musique à fond à la maison, sans se préoccuper de lui qui rentrait épuisé. Elle était attentive à nous faire de bons repas et à prendre soin de nous, mais l'ambiance familiale était chaotique.

Un après-midi de printemps, ma vie a explosé brutalement. C'était un samedi et mes parents

avaient invité Vincent, l'époux de ma nounou, décédée deux ans auparavant, et l'une des sœurs de ma mère. Nous avons déjeuné tous ensemble, puis je suis partie jouer. À un moment, j'ai cherché ma mère. Ne la trouvant nulle part dans la maison, j'ai fini par aller à l'appartement du rez-de-chaussée, le seul endroit que je n'avais pas encore exploré. En ouvrant la porte de la chambre du fond, j'ai découvert ma mère accroupie sur le lit, en train de faire une fellation à Vincent, avec ma tante juste à côté. Un tableau qui est resté gravé dans ma mémoire.

J'avais 12 ans. Je n'ai pas compris tout ce que je voyais, sauf que ce n'était pas normal et, instinctivement, j'ai couru chercher mon père qui faisait la sieste à l'étage.

En l'espace d'une heure, notre famille a volé en éclats. Mon père a mis tout le monde dehors, il était comme fou. Les jours suivants, la tension était à son comble, il frappait ma mère et la traitait de tous les noms. Elle pleurait, se défendait, et nous restions, ma sœur et moi, muettes, terrifiées par les cris, les coups et les pleurs. Ensuite, papa est parti, tout simplement parti.

Quelques semaines plus tard, en juillet, il est passé me prendre prétendument pour quinze jours de vacances ; il ne m'a jamais ramenée.

Je me suis retrouvée dans un village appelé Sillans-la-Cascade, où il avait loué un appartement avec sa toute nouvelle compagne qui n'avait rien de commun avec ma mère. C'était une éleveuse de chèvres habillée comme un homme, qui ne se préoccupait que de ses fromages. Durant tout l'été, j'ai été contrainte après chaque déjeuner d'entendre leurs ébats amoureux. Et par moments, nous prenions la Rodéo de mon père, à l'arrière de laquelle il avait posé un matelas pour que je puisse dormir. Nous roulions jour et nuit à travers la campagne dans l'optique de trouver la ferme de leurs rêves. Mon seul refuge était la cascade voisine où je me rendais pour nager et tenter d'oublier ce que je vivais. Le temps passait et je me disais : « Maman ne sait pas où je suis... » J'étais l'enfant volée et solitaire.

Mon père ne parlait jamais de ma mère. La fin de l'été approchait et au lieu de me raccompagner chez elle, il m'a posé un ultimatum :

— La rentrée des classes arrive. Tu as le choix, soit tu pars en pension, soit tu pars vivre chez tes grands-parents.

J'ai immédiatement préféré aller chez mes grands-parents. Il m'a mise dans un avion pour Paris, où une de mes tantes et son époux sont venus me chercher pour m'emmener chez mes grands-parents à Thoiry-sur-Marne, une ville

paisible de la banlieue parisienne. Le jour du départ a été terrible, je me sentais de trop, abandonnée encore une fois par mon propre père.

J'étais heureuse chez mes grands-parents, ils étaient aimants et affectueux. Grand-père ne parlait pas beaucoup, mais il était présent : je le revois, assis dans son fauteuil le soir, me regardant par-dessus ses lunettes, sa pipe à la bouche. Grand-mère était adorable, elle me cajolait et aujourd'hui encore, je lui parle, malgré son départ pour d'autres cieux. Je sens encore son odeur.

Même si j'adorais mes grands-parents, je n'avais ni mère, ni père, ni sœur à mes côtés et, pire encore, ma mère ignorait totalement ce que j'étais devenue. Il est très difficile pour une enfant de se retrouver privée de ses parents, encore plus en raison de choix d'adultes. Mon père avait interdit à ma grand-mère de lui dire où j'étais. Ma mère était désespérée, me cherchait sans relâche et appelait régulièrement sa belle-mère pour lui demander si elle n'avait pas de mes nouvelles. Grand-mère était mal à l'aise et surtout peinée de cette situation dans laquelle son fils l'avait piégée. Mais elle se sentait forcée de mentir. À contrecœur, les larmes aux yeux, elle affirmait toujours que non, elle ne savait pas où j'étais, alors que je me tenais à quelques pas du téléphone, brisée par la douleur et par ce manque terrible. Quant à

mon père, il ne venait pas me voir, se contentant d'appeler de temps à autre. Un soir, je lui ai dit que cette situation ne pouvait plus durer, que maman ne cessait d'appeler et me cherchait partout. J'ai poursuivi, lui demandant de raconter la vérité, car vivre sans ses parents n'est pas normal pour un enfant.

Il m'a répondu d'un ton sec :

— Si tu dis à ta mère où tu es, tu ne me verras plus jamais.

J'avais cru à une menace en l'air. J'avais tort. Je n'ai plus eu aucune nouvelle et la dernière image que j'ai gardée de lui durant des années, c'était celle d'une silhouette debout derrière le grillage du tarmac de l'aéroport de Toulon, le jour où il m'avait envoyée chez mes grands-parents.

Dès qu'elle a su où j'étais, ma mère a sauté dans la voiture pour venir me chercher et elle a roulé d'une traite depuis le Var jusqu'en Seine-et-Marne. J'ai retrouvé ma sœur et ma mère, mais mon père avait disparu définitivement de nos vies. Je ne savais même pas où il vivait.

Nous avons ensuite perdu notre maison. Je crois me souvenir que mon père avait laissé le crédit courir volontairement pour que ma mère ne jouisse pas de la maison familiale, et elle a été mise aux enchères. Tous les matins, en allant prendre le car de ramassage scolaire, je passais devant une affiche

fluo collée sur le transformateur électrique au bord de la route, qui annonçait la vente aux enchères de notre maison. De colère, tous les matins, je déchirais cette foutue affiche, la froissais en boule et la glissais dans une poubelle sur le chemin. La couleur du papier changeait chaque jour, elle était jaune, verte, bleue, rose, mais rien n'y faisait, je la retrouvais le lendemain, et au fur et à mesure que le temps passait, la date de mise en vente se rapprochait.

Notre maison a été vendue une bouchée de pain, pour moins de la moitié de sa valeur. Ni ma mère ni mon père n'en ont rien récupéré. Le nouveau propriétaire a accepté de nous laisser habiter quelques mois dans le petit appartement du rez-de-chaussée, mais nous n'avions ni eau ni électricité. Nous étions en plein hiver. Je me vois encore passer par-dessus le grillage pour aller chercher de l'eau chez les voisins, avant de la faire chauffer sur la cuisinière pour nous laver.

Au printemps, nous avons dû partir et nous sommes allés de maison en maison, chez des amis et chez un oncle.

Chez nous, ce n'était pas très gai, et à l'école, ce n'était pas terrible. J'étais clairement en échec scolaire. Je n'étais pas bête, mais je me désintéressais complètement des cours, mes notes étaient presque misérables et ma mère ne s'en inquiétait pas. À la

fin de la quatrième, on m'a orientée en CPPN, une classe pour les décrocheurs, afin que j'apprenne un métier. J'ai choisi la coiffure et cherché un maître d'apprentissage.

Je n'avais pas encore fêté mes 14 ans. Je me suis présentée toute seule au salon Fraicher, à Cogolin, à côté de Saint-Tropez. Le salon possédait ce que l'on a coutume d'appeler une belle clientèle, c'est-à-dire des femmes élégantes, parfois exigeantes. Cet univers m'a offert tout ce que je n'avais pas à la maison. Ma patronne m'a appris les bonnes manières, comment me tenir, accueillir les clientes, parler et avoir une apparence soignée tout en restant discrète. Le soir, en rentrant à la maison, je donnais mes pourboires à ma mère pour lui permettre de faire les courses. Le week-end, je faisais aussi des ménages et des gardes d'enfants.

C'est certainement pour oublier cette famille dysfonctionnelle que je me suis jetée à corps perdu dans le travail. J'aimais mon métier et je voulais devenir coiffeuse de plateau.

Mon CAP obtenu, j'ai signé un contrat chez Jean-Louis David, à Sainte-Maxime, pour passer mon brevet professionnel au CFA de Saint-Maximin. Un soir, alors que je venais de rentrer d'un stage au siège de Jean-Louis David à Paris, ma mère est entrée dans ma chambre et m'a dit :

— J'ai réfléchi avec Thierry (c'était son compagnon), tu nous as proposé de nous donner mille francs chaque mois mais maintenant que tu vas gagner plus, tu vas devoir nous donner mille cinq cents francs.

J'étais hors de moi. Je n'étais quasiment jamais à la maison et je savais que cet argent ne leur servirait qu'à boire. Il en était hors de question ! Je travaillais dur, j'avais toujours participé aux charges de la maison, et j'avais assez soutenu ma mère comme ça. Ma valise n'était pas encore défaite. J'ai pris mes affaires et suis partie immédiatement m'installer avec mon petit ami de l'époque chez l'un de ses beaux-frères célibataire.

Juste avant de passer mon CAP, j'avais contacté la police pour retrouver mon père, car ma grand-mère refusait de me donner son adresse. J'avais pris le train pour aller le voir. Mais on ne récupère pas l'irrécupérable... Il était toujours aussi distant, froid, introverti. Il n'a eu aucun mot sur sa décision de quitter sa famille, ni de m'enlever. Cela lui paraissait normal, et il n'avait aucune idée du mal qu'il nous avait fait. Ma sœur et moi devions nous construire malgré les blessures et son silence.

Il faut un immense manque de cœur pour abandonner femme et enfants du jour au lendemain,

puis ne plus jamais voir ses filles. Mon père était un égoïste. Il m'a reçue quinze jours, durant lesquels j'ai révisé, puis je suis rentrée chez ma mère qui avait difficilement accepté ma décision de revoir mon géniteur.

Je le reverrais une fois, quelques mois plus tard, accompagnée de mon petit ami, car nous étions redescendus dans le Var. Après un déjeuner, chacun faisait sa sieste; mon père nous avait prêté sa chambre dans laquelle un fusil était positionné à côté de la table de chevet. Mon petit ami, qui avait le vin mauvais, a commencé à m'insulter pour je ne sais quelle raison; il a saisi le fusil et m'a mise en joue. Je me suis redressée sur le lit et j'ai essayé de me défendre comme je le pouvais, lui griffant le visage. Entendant les cris, mon père a surgi dans la chambre sans même essayer de comprendre ce qui se passait. Ses seuls mots ont été :

— Tu es comme ta mère! Je ne veux plus te voir ici, sors de chez moi et ne reviens jamais.

Je le reverrais dix ans plus tard, puis de façon épisodique après mon installation à La Réunion. Mais j'avais perdu le papa avec qui j'aimais me promener en forêt, celui qui m'avait appris à monter à cheval. J'avais perdu mon père.

2

Une grande illusion

En 1991, à l'âge de 19 ans, j'ai rencontré un homme avec lequel je me suis installée à La Réunion. J'avais une solide expérience de coiffeuse mais sur l'île, ce métier était trop peu rémunéré, alors je suis devenue commerciale pour un éditeur puis chez des concessionnaires automobiles, ce qui m'a permis de gagner correctement ma vie.

Le temps a passé. Nous nous sommes mariés et Margaux, notre fille, est née en 2002. Deux ans plus tôt, on m'avait diagnostiqué un cancer rare et les médecins m'avaient annoncé qu'il me restait trois à six mois à vivre. J'avais refusé cette idée et je m'étais battue en me rendant à l'institut Paoli-Calmette à Marseille où on m'avait sauvée. Le désir d'être mère après avoir vu la mort de si près m'était devenu

obsessionnel. Margaux était plus qu'un cadeau du ciel, elle était un miracle.

J'ai quitté le père de ma fille en 2009, après dix-huit ans de vie commune. Margaux avait 7 ans et je suis devenue maman solo, avec toutes les difficultés affectives et financières que cette situation comporte, mais je travaillais suffisamment pour supporter les frais de ce choix bien réfléchi. J'avais 38 ans, j'étais à la fois l'homme et la femme dans notre couple, et je voulais me libérer de cette situation qui était devenue un poids pour moi. Non pas pour refaire ma vie avec un homme mais pour savourer ma solitude. Mais très vite j'ai rencontré François*, mon deuxième mari, et j'ai cru que la vie me souriait enfin. Une belle illusion... Une de plus.

Pourtant, tout avait bien commencé. Je venais d'ouvrir ma boutique de décoration à La Réunion, où je résidais depuis près de vingt ans. Lors de mon arrivée, je ne pensais pas rester si longtemps, mais le soleil, le rythme de vie particulier, la convivialité des Réunionnais, leur gentillesse et la végétation m'avaient séduite. Juste avant ma séparation, j'avais pu négocier avec mon employeur un départ à l'amiable et j'avais pris quelques mois pour réfléchir

* Le prénom a été modifié. (Les notes de bas de page sont de l'éditeur.)

à mon avenir professionnel. Je voulais m'épanouir dans mon travail. J'avais finalement choisi de me lancer dans la décoration. Je ne voulais plus seulement vendre des produits, je voulais participer au bien-être des gens en les aidant à s'entourer de beauté. La décoration était pour moi une révélation et je voulais créer un univers où mes clients se sentiraient comme à la maison, arpentant les allées tranquillement. J'avais mûri mon rêve durant un an et je me suis battue pour parvenir à le construire.

François était propriétaire d'un local que j'avais visité pour m'installer. C'était un chef d'entreprise important, un homme qui en imposait, mais avenant, cheveux gris, yeux bleus, décontracté mais soigné. L'affaire ne s'est pas faite, parce qu'il refusait de louer à un indépendant, mais cette première rencontre lui a offert l'occasion de me revoir. Il passait régulièrement à la boutique pour acheter des bricoles puis du mobilier de jardin, et un jour il est entré d'un pas décidé, une sacoche noire à la main, et a demandé à Charlotte, ma vendeuse, à me voir.

J'avais réussi à donner à ma boutique, Anne & Déco, une atmosphère qui la différenciait des autres magasins d'ameublement. Je l'avais aménagée tel un appartement, chaque pièce décorée selon les collections. On y trouvait de tout, des lampes, de la vaisselle, des poteries décoratives, des coussins, des

bougies. On pouvait y décorer une maison entière, ou simplement choisir un petit cadeau à quelques dizaines d'euros. Je mélangeais les influences, des assiettes en porcelaine, des tapis traditionnels, des salons de jardin et des meubles en bois ouvragés. Je proposais aussi des prestations de décoration d'intérieur, et c'était ce qui amenait François.

À peine assis face à moi, il a sorti une liasse de plans de sa sacoche, il les a posés sur le bureau et m'a expliqué qu'il avait besoin de mes services pour décorer deux villas à Maurice. Toutes les deux se situaient les pieds dans l'eau, à Pereybere, au nord de l'île, à côté de Grand-Baie. La première faisait 650 m², c'était la maison de son associé de l'époque et l'autre, de plus de 500 m², était la sienne. Il voulait que je m'occupe de tout, du choix du mobilier jusqu'à celui des assiettes et du linge de maison. C'était un beau projet, enthousiasmant, mais qui exigerait de ma part beaucoup de temps et d'investissement. Je lui ai répondu que j'allais étudier le dossier et que je lui donnerais rendez-vous à la boutique afin de lui proposer un devis pour chacune des villas.

Quelques jours plus tard, je lui ai remis mon premier devis, qui concernait sa maison. J'avais pris soin de proposer des tarifs raisonnables, notamment pour l'achat des meubles et des objets de décoration. Malgré cela, il a tout négocié, mais nous sommes

parvenus à nous mettre d'accord. Le bâtiment était en construction et il souhaitait que je commence le chantier rapidement.

Nous étions en plein mois d'août et j'avais prévu d'aller à Paris, au salon professionnel Maison et Objets qui se tenait trois semaines plus tard, avec une cliente qui me confiait le soin de décorer son nouvel appartement parisien. Maison et Objets dure cinq jours, c'est le plus bel événement professionnel de décoration au monde. Il se tient deux fois par an au Parc des expositions de Villepinte et rassemble à peu près tout ce qu'il est possible d'imaginer en termes de décoration d'intérieur ou d'extérieur : les fabricants et les marques viennent des quatre coins du monde et présentent leurs nouveautés, on trouve aussi bien des décorations de Noël en papier que des papiers peints imprimés à la main, des canapés design, du carrelage, des robinets de douche ou des couverts en bambou. Comme j'ignorais tout des goûts de François, je lui ai proposé de nous accompagner au salon la première journée, afin de lui montrer les différents styles possibles, et de voir celui vers lequel il s'orientait. Il a accepté de prendre un billet d'avion spécialement pour s'y rendre, ce qui m'a étonnée. Plus tard, il m'a avoué avoir eu le coup de foudre pour moi dès notre première rencontre, lors de

la visite du local. Il m'avait trouvée volontaire et jolie, dynamique et indépendante, et il avait absolument voulu se rapprocher de moi.

Début septembre, ma cliente et moi avons donc pris l'avion pour Paris. Nous avions rendez-vous à Villepinte avec François. C'était le genre d'homme à être toujours en avance, et quand nous sommes arrivées, il nous attendait déjà à l'entrée du hall A. J'ai fait les présentations et très vite, il m'a dit qu'il serait préférable de nous tutoyer puisque nous allions travailler ensemble. Entre professionnels, n'est-ce pas...

J'avoue avoir été surprise car ce n'était pas dans mes habitudes, mais il a insisté et j'ai fini par accepter. C'est donc dans une ambiance chaleureuse que nous avons parcouru tous les trois des centaines de stands. Il ne connaissait rien à la décoration mais semblait prêt à suivre mes suggestions.

À la fin de la journée, il nous a toutes les deux invitées à dîner dans un bon restaurant parisien. Il me semblait être un homme courtois, poli, bien éduqué, chose devenue rare de nos jours. Ma cliente et moi avons accepté et passé une agréable soirée. Dans le taxi qui nous conduisait à notre hôtel, ma cliente m'a fait plusieurs remarques au sujet de ce client, me disant qu'il n'avait cessé de répéter qu'il ignorait pourquoi il s'offrait une si